

De l'Art à la science en chirurgie, trois Limousins à Paris au XIXe siècle:

ALEXIS BOYER, GUILLAUME DUPUYTREN, JEAN CRUVEILHIER.

Pierre Vayre et Jean-François Moreau

Extraits réédités de la monographie éponyme publiée chez Glyphe & Biotem éditions, Paris, 2004.



Avant que de lui céder principalement la plume, situons l'œuvre de Pierre Vayre dans l'histoire générale de la médecine et de la chirurgie françaises, citons un important passage de la préface de Gabriel Blancher présentant son livre sur le trio limousin. JF Moreau.

limousin en a donné un constant et remarquable exemple. Aussi, en cette année [2001] où nous célébrons le bicentenaire de la naissance de Victor Hugo, je ne résisterai pas au plaisir de conclure en citant ce vers de l'un des plus beaux poèmes des « Châtiments » : « *Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent...* »

L'opinion d'un pédiatre académicien

Gabriel Blancher,

président de l'Académie Nationale de Médecine, 2001.

« **E**nvers ses trois compatriotes limousins, Pierre Vayre se montre équitable et, même s'il le faut critique, tenant la balance égale et relevant à la fois les points forts et les points faibles de chacun. Il considère que, pour le courage initial et la volonté de s'engager dans la carrière chirurgicale, **Alexis Boyer** a eu, des trois, le plus grand mérite, car personne dans sa famille n'avait pratiqué la chirurgie et nul n'était en mesure de le conseiller. Par contre **Guillaume Dupuytren** avait dans sa généalogie trois générations connues de chirurgiens et fut orienté vers les études médicales par son père, alors qu'il était attiré vers la vie militaire. De même **Jean Cruveilhier** avait lui aussi dans sa famille trois générations de chirurgiens, il était le fils d'un maître Chirurgien qui le dirigea autoritairement vers la chirurgie, alors que, très pieux, il avait manifesté une vocation sacerdotale. Mais, si le plus grand mérite initial revient sans conteste à Alexis Boyer, on doit aussi reconnaître chez lui certaines limites, que l'auteur n'hésite pas à mentionner puisqu'il cite la préface de son *Traité des maladies chirurgicales* datant de 1818, où il est y écrit : « *La chirurgie... semble avoir atteint, ou peu sans faut, le plus haut degré de perfection dont elle est susceptible.* » ! [...] Mais le livre nous adresse aussi, de toute évidence, un autre message, d'ordre plus général, qui porte sur la valeur irremplaçable de la volonté humaine et de l'effort librement consenti. Le trio

De 1757 à 1874, le trio limousin dans la France en explosion politique.

La gageure est de survoler cette période allant de l'Ancien Régime de monarchie absolue (Louis XV et Louis XVI) au début de la III^e République en passant par: 1) la Révolution (1789-1795) fracassant tout par idéologie nihiliste, 2) la réaction réformatrice du Directoire (1795-1799) et du Consulat (1799-1804) conduisant au Premier Empire de Napoléon 1^{er} (1804-1815) dont la vision européenne aboutit à sa chute et à 3) la Restauration du pouvoir monarchique (1816-1848), 4) l'éphémère Seconde République et le Second Empire de Napoléon III (1851-1870) qui, après une longue phase de prospérité et d'expansion, se termina par le désastre de Sedan et la Commune de Paris. Dès lors, à partir de 1872, s'ouvrit l'ère de la Troisième République pour 65 ans de stabilité...

À son arrivée en 1774, Alexis Boyer avait dix-sept ans, Jacques Gondoin achevait la construction du complexe architectural destiné à l'Académie de Chirurgie. Louis XV venait de mourir de la variole. La France subissait de graves épidémies incitant Turgot, Contrôleur des Finances, ancien Intendant du Limousin, à créer une commission de médecins de Paris qui deviendra la Société Royale de Médecine ayant le même nom et le même objectif de progrès que celle créée en 1730 par Pierre Chirac, médecin du Régent puis de Louis XV.

Lorsqu'en 1787, Alexis Boyer, à trente ans, devenait « *chirurgien gagnant maîtrise* » à l'hôpital de la Charité, Guillaume Dupuytren avait dix ans, élève au collège de Magnac-Laval en Haute-Vienne. Lorsqu'éclata la

Révolution en 1789, Boyer enseignait l'anatomie et exerçait la chirurgie à l'hôpital de la Charité sous la direction de Joseph Deschamps tandis que Dupuytren venait d'arriver à Paris, au « *Collège des Colonies* » et ce n'est qu'en 1794 qu'il fut présenté à A. Boyer, professeur de médecine opératoire, qui allait devenir professeur de clinique externe. Le relais était pris entre les deux Limousins qui, après la Terreur, connurent « *l'explosion de vie* » du Directoire avec les Incroyables et les Merveilleuses, mais aussi la récession économique avec la dévaluation des assignats et la création du « *mandat territorial* ».

En 1796, Boyer avait 39 ans, Dupuytren 19 ans et Cruveilhier, âgé de cinq ans, vivait à Limoges sous la protection dévote de sa mère. À la même date, madame de Staël avait 30 ans, René de Chateaubriand, 28 ans, Alphonse de Lamartine, six ans. Bonaparte, âgé de 26 ans, venait d'épouser Joséphine de Beauharnais et partait général en chef de l'Armée d'Italie.

Après le Consulat, le Premier Empire vit la prise d'importance parallèle des trois Limousins, compte tenu du décalage chronologique. Boyer devint Premier Chirurgien de Napoléon 1^{er} en 1804, puis baron en 1809. Dupuytren fut nommé, en 1801, chef des travaux d'anatomie et chirurgien en second de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu; puis, poursuivant son ascension, il fut nommé en 1815, chirurgien en Chef de l'Hôtel-Dieu et accueillit le troisième Limousin, Jean Cruveilhier, major de la promotion d'Internat des Hôpitaux de Paris en 1811.

Après les Cent jours, sous la Restauration, le trio resta solidaire malgré des divergences de caractère et d'intérêt, sans altération du respect mutuel jusqu'au décès de Boyer en 1833 et de Dupuytren en 1835. Lors du décès du duc de Berri par plaie cardiaque ils eurent la même éthique. Boyer, malgré son appartenance bonapartiste, fut respecté sous la restauration tandis que Dupuytren gagnait en hauteur, élevé à son tour au rang de baron. Après le décès de Boyer et de Dupuytren, leur élève Jean Cruveilhier, le troisième Limousin, poursuivit seul la route avec une notoriété internationale et les honneurs dus à son rang, à l'exclusion de la nomination à l'Institut de France prohibée par la mesquinerie de Napoléon III. Pierre Vayre ■

Baron Alexis Boyer (1757-1833), saute-ruisseau devenu Chirurgien de l'Empereur et des Rois de France.

Alexis Boyer naquit en 1757, à Uzerche, « *la perle du Limousin* », à pic sur la Vézère, d'un père tailleur d'habit et d'une mère mercière. Sachant tout juste lire et écrire à quatorze ans, il entra comme saute-ruisseau chez le notaire. Dans le voisinage, il y avait une boutique de chirurgien-barbier que fréquentait un honorable Maître en chirurgie, Joseph Cruveilhier (1726-1762) qui, remarquant la vocation et les qualités d'Alexis Boyer, lui enseigna quelques pratiques et lui confia même quelques patients. [...]

Boyer rêvait d'aller à Paris pour étudier « l'art de chirurgie » et il sut accepter une occasion inespérée : l'un de ses parents lui proposa de l'accompagner pour conduire ses bœufs sur les marchés de Paris.

La vente sur pied du bétail à Paris était une spécialité d'Uzerche. C'est ainsi que « *en poussant le long des routes sa troupe rugissante... il fit sa première entrée à Paris!* ». Il alla rue des Cordeliers et fut ébloui par le bâtiment royal de l'Académie et du Collège de chirurgie édifié par Gondoin. [...] Dépourvu de tout moyen dans l'immédiat, il revint à Uzerche mais en se jurant de revenir définitivement à Paris. Il en informa son barbier, Joseph Cruveilhier, et ses parents. L'année suivante, en 1774, âgé de 17 ans, il accompagna de nouveau, à pied, son parent à Paris... mais il resta dans la capitale, possédant « *71 francs en écus de six livres grâce à ses économies et au don de sa sœur Marie* ».



Grâce à une lettre de recommandation d'un avocat d'Uzerche, un carabin limousin du nom de Fleygnac le fit entrer comme premier garçon chez son barbier, « solide tradition du clan en Limousin ». La situation du jeune étudiant était médiocre, mais la boutique du barbier était dans le voisinage des écoles et des amphithéâtres d'anatomie dans lesquels se rendait Boyer à ses heures de loisirs. Avant 1789, l'enseignement de l'anatomie était de piètre qualité, compte tenu de l'hostilité de l'Église et de l'Université depuis le Moyen Age et ce, malgré la création du Collège de France par François 1^{er} et du Jardin du Roi sous Louis XIV. Il n'y avait que cinq salles de dissection à Paris avec, en plus et depuis, l'Hôtel Royal des Invalides, l'hôpital de la Charité et l'hôpital général de la Salpêtrière. La pénurie de cadavres et la non-préparation des sujets rendaient ardue sinon désagréable la pratique des dissections anatomiques.

Boyer sut acquérir la confiance d'un groupe d'étudiants en leur rendant des services pratiques et il put ainsi faire « lui-même des dissections au point qu'on l'appelait le préparateur des préparations ». pendant deux ans, il dirigea les nouveaux venus moyennant de modestes rétributions, ce qui lui permit de s'affranchir de son patron barbier pendant la semaine afin de travailler uniquement en salle de dissection. Il loua une mansarde, rue du Petit Lion Saint-Sulpice, mais sans chauffage ce qui l'obligeait l'hiver à se mettre au lit pour travailler. Les mauvaises conditions matérielles l'exposèrent à l'épidémie de fièvre typhoïde de 1775, dont il contracta une forme très grave. Sa voisine blanchisseuse, madame Tripot, une Amiénoise, s'opposa à son transfert à l'hôpital et le soigna nuit et jour avec sa fille, Gabrielle Adélaïde. Si bien qu'il guérit sans séquelles. « *Il éprouva un immense sentiment de reconnaissance et décida d'épouser la jeune fille dès qu'il aurait une situation convenable.* ». Dans l'immédiat, il entreprit avec acharnement de gravir les

échelons initiatiques de l'anatomie en compagnie d'un certain Léonard... Cruveilhier qui retournera exercer la chirurgie plus tard à Limoges.

En 1781, il obtint une médaille d'or à l'école pratique du Collège de chirurgie. En 1782, il fut admis comme élève de l'hôpital de la Charité où ses premiers maîtres furent Louis et Desault. En 1784, il remporta le premier prix de l'école pratique et fut associé à Desault pour l'enseignement de la chaire d'anatomie. Le 9 juillet 1787, il acquit par concours une place de chirurgien gagnant maîtrise dans cet hôpital de la Charité. Ainsi à 30 ans, sa carrière était pratiquement assurée et il décida d'épouser mademoiselle Tripot. C'est à la même époque que l'abbé Legal s'efforça de lui donner quelque culture et la maîtrise du latin, formation nécessaire pour porter robe longue. Sous l'influence de cet abbé, il s'initia aux œuvres de Sénèque.

Le baron Alexis Boyer sera Membre de l'Institut, de l'Académie Royale de Médecine, et de la Légion d'Honneur, Professeur de chirurgie pratique à la Faculté de médecine de Paris, Chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, premier Chirurgien de l'Empereur Napoléon, Chirurgien consultant des Rois Louis XVIII, Charles X, et Louis-Philippe 1^{er}, Membre de plusieurs Sociétés savantes nationales et étrangères.

Baron Guillaume Dupuytren le chirurgien de l'Hôtel-Dieu et des Rois de France

Henri Mondor a écrit: «*Ambroise Paré, Jean-Louis Petit, Desault, Dupuytren, voilà la chaîne des grands noms de la chirurgie française où le nouveau titulaire de l'Hôtel-Dieu voulait être digne de figurer et de représenter son siècle.*» Dans l'éloge de



Ce Marbre dédié à la Mémoire des Citoyens DESAULT ET BICHAT a été posé pour attester la Reconnaissance de leurs Contemporains pour les services qu'ils ont rendus, le premier à la chirurgie française dont il est le Restaurateur, le second à la Médecine qu'il a enrichie de plusieurs Ouvrages utiles, et dont il eut agrandi le Domaine, si l'impitoyable Mort ne l'eût frappé dans sa 31. année.

Hommage à Desault et Bichat en date d'avril 1802 gravé sur une plaque de marbre fixée au mur dans le hall d'entrée de l'Hôtel-Dieu (à gauche).